



Carte postale du 21 août 1914

Le 21 août 1914.

Chers parents,

Naturellement, pas un mot des péripéties de notre voyage. Toujours en bonne santé. L'appétit est bon, si bien que la fatigue ne mord pas. Évidemment le manque de sommeil est parfois un peu gênant, mais on se rattrape vite à mon âge. Hier, ce fut le baptême du feu : du coup, je n'ai retrouvé mn ordonnance que cette après-midi. Je vous embrasse tous. Léon

Carte postale du 25 août 1914

Le 25 août

Chers parents.

Toujours bonne santé, on couche à la belle étoile comme dans le meilleur des lits. Et on mène la vie la plus animale qu'il soit avec de bien bonnes heures. Je vous embrasse. Léon
Lieutenant Etcheberrigaray, 24^e Bie 14^e Artillerie Tarbes

Carte postale du 2 septembre 1914

Ce 2 septembre. Chers parents, je vous écris à chaque moment de répit ; vu l'insuffisance du service postal, j'augmente ainsi vos chances d'avoir de mes nouvelles. Le répit ne me manque pas du reste ; demeurant jour et nuit en batterie rivé à mon poste d'observation ; ça me donne du temps du reste. Mais quel soleil ! C'est une ironie d'avoir de l'ombre à quelques mètres et de ne pouvoir en profiter. Mais ça ne fait rien ; on supporte cet inconvénient allègrement quand on a la veine d'échapper à des plus gros dangers et que l'on se rappelle qu'aujourd'hui c'est l'anniversaire de Sedan : avouez qu'il y a du progrès depuis 40 ans, et encore nos amis les Russes n'ont pas dit leur dernier mot ! Je vous embrasse tous.
Léon

Lettre du 7 septembre 1914

Ce 7 septembre

Chers parents,

Or donc, après les émotions de Réméréville, nous étions venus cantonner à Domartin-sous-Amance et c'était l'âge d'or. Un moulin cossu, une meunière affable, de la volaille, du bon vin, des mirabelles, une tarte aux fruits, un tul dans le canal, que sais-je ! Hélas, Valette vint mettre fin à tout cela. Voici quelle est la situation : toujours la défense de Nancy ; on est à cheval sur la route de Nancy à Château-Salnis derrière l'écran formé par la forêt de Champenoux. A gauche, de la grosse artillerie sur le grand Mont puis le 24^e au Nord de la route, le 14^e vers Lancuvelotte, et le 58^e à droite, ma batterie à l'extrême droite. Dans ces conditions, il était plus logique de nous reporter de Dommartin sur la ferveur de Voirincourt. C'est une grande ferme abandonnée qui fait pitié à voir, elle qui respire le luxe et l'abondance, et dans laquelle vingt mille hommes ont déjà passé, la laissant dans un état que vous devez bien imaginer.

A peine arrivés, nous partons, le commandant et ses trois capitaines en reconnaissance. On me loge à l'extrême droite. Je lâche donc tout le monde, je vais étudier mon terrain, je me



consacre amoureusement, en figulant, puisqu'on avait du temps, à la préparation de mon affaire ; quand c'est achevé le commandant rapplique et s'extasie ; j'ai trouvé une position épatante. Tandis que les deux capitaines mes collègues ont été se coller près de la crête, j'ai mis ma batterie profondément défilée dans un trou, à 500 mètres en arrière. Mieux encore : j'ai enterré mes pièces, il n'y a juste que les gueules des canons qui sortent. Et alors mes hommes sont ***, vous comprenez, de cette impression de sécurité que ça leur donne. Pour moi, j'ai été prendre mon poste d'observation à 500 m en avant sur la crête, j'y ai trouvé une tranchée, abri fait jadis par le génie où je vis enterré avec mes deux téléphonistes ; j'en sors le soir, à la nuit, pour aller dîner au château. Sinon, je passe 22 heures par jour à mon poste. Défense à qui que ce soit d'approcher, sauf pour ordre important et à quatre pattes, de peur de déceler ma présence. On nous ravitaille tant bien que mal à midi. C'est fort amusant. Nous nous relayons pour quitter l'horizon pour guetter l'horizon. Mais jusqu'ici, rien d'important, les ennemis n'avancent guère. Matériellement, je suis fort bien, et dame, ça compte pour peu que l'histoire dure quelques temps et que la pluie arrive.

Le premier soir de notre arrivée ici, c'était le 4, anniversaire de la République ; à 8h, nous nous mettions à table au château pour le dîner, venant d'achever l'installation des groupes dans le parc ; le potage entre, quand tout à coup, pan, pan, le bruit bien connu : c'étaient de gros obus allemands qui commençaient à tomber. Nous sortons ; en effet, le groupe était menacé. une fois de plus ! Car, c'est pénible à dire, mais même en Lorraine française, le pays fourmille d'espions ; on arrive quelque part, on s'installe la nuit survient, et alors, pan, pan. Soit du clocher, soir d'ailleurs, un espion a fait des signaux avec une lanterne, les Allemands ont récupéré la direction et en avant la valse des obus. Et c'est toujours pareil !

Il a donc fallu atteler (notre pauvre repas ! j'ai mangé douze sardines, de colère) et on est allé se mettre plus loin, dans un champ, à l'abri. Il y avait des gerbes de paille. J'ai couché sur l'une d'elles, à la belle étoile et si bien dormi qu'au matin je n'ai rien entendu et les batteries ont failli partir sans moi.

Le 5 au matin, nous sommes revenus occuper nos positions et j'y suis depuis. J'ai demandé l'autorisation de ne pas quitter l'emplacement la nuit, estimant que mes hommes n'auront nulle part plus de sécurité et partant plus de repos. Et j'attends que les Prussiens veuillent bien se porter en avant.

Hier, le 6, je me suis mis en colère. On ne m'a porté mon repas qu'à 2h de l'après-midi, et encore, sans rien à boire que du café sans sucre. Aussi hier soir, j'ai fait trembler les vitres au château et ce matin, tout a l'air de mieux marcher. Pour 7h, on m'envoyait déjà du café chaud. J'espère qu'à midi, on me servira également bien. Dame, voyez vous, quand on vit comme la brute, l'alimentation devient le souci fondamental qui nous préoccupe bien plus que le sifflement des obus, chose aujourd'hui familière.

Ah, ça vous amuserait joliment de voir dans quel état nous sommes, il y a plus d'un mois que je ne suis pas rasé, quatre jours que je n'ai pas eu une goutte d'eau pour me nettoyer, que je ne me suis pas déchaussé. Et mon linge, et mon costume ! Et la couleur inquiétante de ma peau, tant par l'effet du hâle que par la crasse qui me couvre. Eh bien, ce n'est pas gênant, le moins du monde. Là-dessus, je vous quitte. A une autre fois. Je vous embrasse. Léon

Carte postale du 9 septembre 1914



Ce 9 septembre. Chers parents, je suis en batterie depuis le 4 août au même endroit, jour et nuit, ne descendant de mon poste que le soir pour aller prendre une soupe chaude et revenir. Se laver, se déchausser, se déshabiller, pas moyen d'y penser. Mais cela n'a pas d'importance. D'abord, il n'y a qu'une chose intéressante au point de vue personnel, c'est d'éviter les pruneaux, et qu'ensuite au point de vue général, c'est bon signe, car ça prouve que nos positions tiennent et empêchent l'ennemi de se porter en avant. Il faudra me dire, quand vous m'écrirez, si vous recevez en dehors de mes cartes, mes lettres fermées, si le « Temps » vous parvient et si vous avez touché la moitié de ma solde d'août. Je vous embrasse tous. Je vous souhaite aussi bonne santé que moi. Léon.

Lettre du 18 février 1915

Saint-Laurent-des-Combes, le 18 février 1915

Monsieur le capitaine Etcheberrigaray

Commandant la 29^e batterie de réserve d'artillerie 3^e groupe aux armées de l'Est de la 68^e division du secteur postal 136.

Monsieur. Enchanté de votre remerciement de votre lettre je vous adresse en gare de Nancy une caisse vin vieux des premiers Grands crus Saint-Émilion que vous aurez l'honneur de déguster avec mon fils dans cette maudite guerre et en Alsace où on n'en récolte pas beaucoup comme celui-là. Veuillez s'il vous plaît dans avisez le chef de gare de Nancy à seul fin que la caisse de sois pas soustraite.

Recevez, Monsieur le Capitaine, l'assurance de mes profonds respects.

Cassadou

Lettre du 25 mars 1915

25-03-15

Chers parents, je vous envoie sous ce pli trois photos : la première prise à l'intérieur de l'abri central de ma batterie ; au fond, la sortie, en haut, de la tôle ondulée recouverte d'un mètre de terre. A droite, le poêle de l'église, à gauche, mes fameuses couchettes, comme à bord des bateaux l'une au dessus de l'autre, avec de la paille ; pour que la paille et la poussière du haut ne viennent pas faire éternuer ceux qui couchent dessous, la paille, au lieu d'être portée comme en bas par un treillis de fil de fer, est portée par des sangles d'obus allemands jointives que j'ai trouvées ici, où les Allemands les avaient abandonnées. Pour les deux autres photos, je les ai faites avec mon trompette et nos deux chevaux.

Vous recevrez prochainement une petite caisse contenant un presse papier pour papa (puisque'il a besoin de cela pour écrire, écrire mal encore). L'autre jour, un Taube nous survolait et je réglais un tir dessus. Une batterie d'un village voisin tirait aussi ; un culot d'obus de 75 qu'elle avait lancé est venu tomber de 1500m de haut à 3m de moi, s'enfonçant dans le sol de 60 centimètres. Je l'ai échappé belle ! Si tout de même il faut aussi avoir un parapluie contre obus français, la vie devient impossible !

L'autre jour, je traversais un village voisin pour aller à un de mes chantiers. Je dépasse deux soldats, l'un d'eux me court derrière en me demandant si je n'étais pas Léon. Je me retourne ; c'était Guillaume Elissalde, mais quel Elissalde ! Il est au 344^e, un régiment de la division qui vient d'aller passer deux mois en Woivre et qui a été très fortement éprouvé. Mais ce n'est pas tant l'émotion ni la fatigue qui avaient blanchi et étiré mon Elissalde, c'est de ne pas avoir de Basques avec lui. Assez curieux, cet effet. Ma rencontre l'a rajeuni de dix



ans. Le lendemain j'ai envoyé Elissagaray passer quelques heures avec lui pour achever la cure. L'effet a été inattendu. Au retour, était-ce le soleil, avait-il bu à jeun, mon Elissagaray s'est trouvé mal. Il est anémique. Je l'enverrai bien se retaper à l'arrière, mais il a trop peur de me quitter, il se trouve bien ici, je crois.

Mororelle qui commandait la division vient de nous quitter pour prendre le commandement d'une division plus importante dont le général avait déplu. Je crois à devenir meilleur du reste. Vive la morale !

Voyez Declaux, Caillaux, et consorts. Que papa qui a la confiance robuste m'explique donc comment Caillaux, mobilisé comme colonel et ayant un poste aux armées, a pu partir en mission (avec sa femme, et quelle femme !) et au retour ne pas reprendre sa place ! Me voyez vous, fichant le camp en Amérique avec une femme, et, au retour, réendosser mon costume civil et envoyer des lettres à mes électeurs. Alors, quoi, il y a deux poids et deux mesures ? Pourtant papa, un colonel n'est pas remercié comme cela ?

Je vous embrasse tous

Léon